

Femmes, action politique et identité

Micheline de Sève

Numéro 23, 1994

Critiques féministes et savoirs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002246ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002246ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Sève, M. (1994). Femmes, action politique et identité. *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 25–39. <https://doi.org/10.7202/1002246ar>

Résumé de l'article

Centré sur la différence de genre, le mouvement des femmes serait condamné à l'éclatement à mesure que les femmes échappent à leur cantonnement dans l'appartenance à une catégorie sociale opprimée pour gagner l'espace qu'offre une société démocratique égalitaire à l'expression pluraliste des composantes multiples de leur personnalité publique. Une approche phénoménologique, axée sur la valorisation des expériences de vie et de l'histoire partagées de femmes se réclamant d'une culture civique commune, permet à l'auteure d'espérer dégager une stratégie féministe parallèle fondée sur la prise en compte des positions variées de sujets-femmes en situation pour les rallier autour d'actions politiques à mener en commun.

Femmes, action politique et identité*

Micheline DE SÈVE

Voulant en finir avec le déterminisme sociobiologique, le féminisme ne serait-il qu'un mouvement défensif, condamné à disparaître à terme dans la préhistoire politique d'autant de femmes distinctes? Comment le mouvement des femmes peut-il constituer un pôle significatif de transformation sociale si, les unes après les autres, les femmes désertent ce lieu de la différence de genre, susceptible de fonder une vision autre du monde? Cette tension entre l'aspiration collective des femmes à l'unité politique et l'affirmation identitaire de chacune occupe le centre de la réflexion théorique et stratégique d'un mouvement à vocation politique et qui, pourtant, reste centré sur une quête subjective de liberté. Dans sa version contemporaine, le féminisme ne se propose rien de moins, en effet, que d'ouvrir à chaque femme prise individuellement les voies d'expression de son autonomie, ce qu'aucune ne saurait réaliser sans prendre d'abord conscience d'elle-même, de ses aspirations et de ses possibilités. Et pourtant, ce projet éminemment personnel débouche sur un effort politique collectif. D'une part, parce que les femmes partagent une même condition sociale et se découvrent un intérêt commun à lever l'exclusion ou la discrimination qui leur ferment la voie de l'autodétermination indépendamment de leurs projets de vie spécifiques. D'autre part, parce que les matériaux à partir desquels elles entreprennent de reconstruire leur identité les rapprochent culturellement, historiquement ou socialement de femmes confrontées à des situations analogues. Des liens de parenté existentielle se créent dès lors entre des groupes de femmes qui s'instituent comme pôle de reconnaissance et instrument de questionnement de leur oppression commune.

* Une première version de ce texte a été publiée sous le titre de «Women Political Action and Identity», dans Colin Leys et Marguerite Mendell (dir.), *Culture and Social Change*, Montréal et New York, Black Roses Books, 1992, p. 128-139.

Vu la grande pertinence de cet article, nous avons trouvé judicieux d'en publier ici la version française, d'autant que celle-ci n'est pas encore disponible. Une version doit paraître en français, à l'hiver 1995, dans le no 22, suspendu depuis l'hiver 1992, de *La Parole mètèque* (N.D.L.R.).

Mais, s'il ouvre aux femmes la voie royale de l'action publique, le mouvement féministe ne saurait intervenir en s'appuyant sur une définition statique d'une identité de genre dont il conteste précisément la permanence. L'entrée des femmes comme sujets autonomes dans le jeu politique ne saurait donc s'accommoder des normes qui régissent l'activité des citoyens selon des rôles préétablis en fonction de catégories d'âge, de sexe, d'ethnie, de classe ou même de genre. Le piège de l'identité collective, «le retrait sur une différence, une nature ou une essence, ce qui peut aboutir à un terrorisme communautaire, à l'obsession de la pureté et de l'homogénéité, à la dénonciation des traîtres et des boucs émissaires, en un mot à la secte¹», cet écueil menaçant la communauté des femmes selon Touraine, ne saurait les captiver. Car jalouses de leur autonomie et fortes de leur orientation critique, les sujets-femmes repoussent le dogmatisme comme l'enrégimentation que leur révèle le miroir de leur oppression collective. Le militantisme forcé, à la mode des années soixante, leur pèse.

Le mouvement des femmes ne saurait s'inscrire dans la foulée des mouvements sociaux traditionnels axés sur la mobilisation entière des énergies de chacun, chacune, au service de «la» cause, quelle qu'elle soit. Certes, de grands rassemblements marquent la lutte des femmes pour reconquérir leurs pleines libertés civiques et, en particulier, pour garantir leur intégrité physique, le libre choix de leurs maternités. Mais au-delà de ces jonctions défensives, ce que les femmes cherchent, c'est à ouvrir les portes de l'espace encore vierge de leurs vies de citoyennes à part entière. D'un point de vue féministe, prétendre baliser ce terrain est inconciliable avec le principe même de la souveraineté de chaque femme sur ses propres choix politiques. Mais est-ce à dire que la sororité ne saurait exister au-delà d'exigences stratégiques purement défensives? Le féminisme comme mouvement collectif de rassemblement des femmes ne serait-il qu'une forme éminemment provisoire d'organisation politique destinée à disparaître en même temps que la victimisation des femmes?

De fait, les engagements politiques collectifs des femmes sont plus souvent sporadiques, et ce d'autant plus qu'elles se veulent conscientes et réfléchies, libres de leurs choix comme de leurs allégeances, y compris à cette cause, la cause féministe, qui les rappelle à l'oppression même dont elles entendent s'affranchir. La plupart sont réfractaires à toute position *a priori* qui tiendrait leur engagement pour acquis et qui, surtout, tendrait à les enfermer dans une vision unitaire de leurs modes d'interventions politiques. C'est pourquoi le mouvement des femmes,

¹ A. Touraine (débat dirigé par), *Mouvements sociaux d'aujourd'hui. Acteurs et analystes*, Paris, Éditions ouvrières, 1982, p. 237.

le premier en date à évoluer selon le paradigme des nouveaux mouvements sociaux², se présente plus souvent comme une nébuleuse: une multitude de groupes se croisent au gré de priorités établies en fonction de situations distinctes. Cette tendance centrifuge s'affirme d'autant plus que la pression sociale à la conformité se relâche par suite de l'intrusion croissante des femmes en position d'acteurs dans la Cité. Cela ne va pas sans poser de sérieux problèmes d'intégration au sein d'un mouvement traversé, hormis quelques points de ralliement incontournables (politique de libre choix en matière de grossesse, par exemple, ou revendications telle l'équité salariale), par cet obstacle que constituent les différences culturelles ou idéologiques majeures qui fragmentent la classe des femmes comme celle des hommes.

Chaque fois que le mouvement tente de construire son unité sur la scène publique, il fait face à l'aporie de son objectif ultime: l'affirmation de souveraineté de chaque femme comme sujet de son destin, ce projet de s'appropriier le monde à sa façon à travers l'identité personnelle qu'elle se construit. Reste que le confinement séculaire des femmes à des conditions de vie et de travail spécifiques les place dans une situation commune que seule une action concertée est susceptible de transformer. Car si chacune entend se constituer comme sujet, ce ne saurait être autrement qu'à partir de l'expérience de base qu'elle souhaite s'approprier et éventuellement dépasser. C'est donc pour des raisons essentiellement stratégiques que des femmes sont amenées à faire bloc autour de leur identité sociale de sexe, et ce précisément pour échapper à l'agrégat dans leur prison de rôles. Déterminée par ce contexte, leur apparition sur la scène publique fait problème puisque la catégorisation même dont elles entendent supprimer la contrainte leur sert de point de ralliement. Dans un premier temps, néanmoins, leur sororité sert à révéler l'exclusion systématique du champ de la réflexion et de l'action politique de tout un pan de l'expérience humaine, celui du genre féminin, renvoyé de façon abusive à l'automatisme des actes de nature, comme si les hommes et les femmes n'appartenaient pas à la même espèce. La fausse neutralité du jeu politique traditionnel éclate. La parole des femmes crève l'étroitesse de normes basées sur les seules conceptions masculines de la rationalité et de l'organisation des rapports sociaux, leur fausse transcendance. Mais les femmes ne sauraient se fermer sur leur proximité socio-sexuelle dans le champ politique puisque cela aboutirait à figer les frontières mêmes que leur action veut renverser. De fait, le mouvement féministe nie la rigidité de l'adéquation sexe-genre omniprésente dans la construction des rôles sociaux; sa fonction critique de dissolvant des repères assignés aux

² Sur ce point, voir C. Offe, «New Social Movements: Challenging the Boundaries of Institutional Politics», *Social Research*, vol. 52, no 4, hiver 1985, p. 818-868.

rapports de sexe lui interdit de substituer un discours unificateur à un autre, même si cela risque de saper sa force de représentation collective.

Le féminisme réclame l'intégration pleine et entière des femmes dans la Cité. En termes de politiques concrètes, cela suppose la reconnaissance d'exigences liées à une expérience différente du monde, à une position spécifique occupée dans un monde, le monde des femmes, dont les frontières s'ouvrent à l'exploration scientifique dans le même temps où il cesse de se poser comme mode unique d'appréhension du féminin. L'expérience immédiate des femmes est légitimée, mais sur un plan strictement existentiel, comme mode d'accès au savoir et source d'inspiration de politiques de gestion ou de transformation du social. La différence des sexes, réelle pour ce qui est de l'expérience culturelle distincte, n'est plus réifiée dans l'automatisme de l'instinct sexuel mâle ou femelle. Le monde des femmes entreprend sa problématisation comme espace culturel indéfini, les femmes n'acceptant pas plus que leur fonction biologique particulière cerne «l'essence» du féminin que les hommes ne se satisfont d'une explication génétique de leur usage de la violence.

Dès lors, la division hiérarchisée du travail, des richesses et du pouvoir entre les sexes peut être contestée: la nature des choses fait place à la volonté humaine comme mode d'assertion de l'ordre aussi bien dans la sphère des activités domestiques qu'en matière d'organisation des activités civiques. Prenant conscience du caractère politique de leur subordination sexuelle, un nombre croissant de femmes refusent de se reconnaître dans une assignation de sexe faussement utilisée comme prétexte pour discréditer, marginaliser et, surtout, limiter leur champ d'action. Mais une fois cassé le moule de la féminité traditionnelle, les femmes peuvent-elles encore fonder un rapport d'identité entre elles? L'unité de l'ensemble des femmes comme catégorie politique ne saurait-elle se définir que par la négative?

La difficulté commence dès que l'exclusivité du référent homme est dénoncée alors que la catégorie femme échoue à se reconstituer comme pôle puisque le rejet du sexisme récuse le caractère prescriptif des caractéristiques de genre associées aux deux sexes. Le féminisme contemporain est donc traversé par des visées contradictoires. D'une part, l'exigence de solidarité des femmes, appelées à reconnaître leur communauté de genre, les incite à passer au second plan tout autre pôle identitaire national, social ou ethnique. Comme le dit Françoise Collin:

Se définir aujourd'hui comme femme (plutôt que comme française, blanche, européenne, intellectuelle, ouvrière, etc.) est une option concrétisée par le féminisme, c'est souligner cette dimension de son identité en rapport avec les autres femmes à partir de la prise de

conscience d'une discrimination nécessitant une affirmation individuelle et collective³.

Privilégier d'autres sources d'identité que le genre peut alors être perçu comme un défaut de conscience féministe, sinon carrément dénoncé comme défection. D'autre part, la quête d'autonomie qui invite chacune à se construire comme sujet, indépendamment de toute assignation extra-déterminée à une identité de sexe, de genre, de classe, d'ethnie ou de race, demeure la quintessence de la théorie féministe comme théorie critique. Le premier impératif pousse à accumuler ses forces dans l'unité d'un grand mouvement collectif de protestation, quitte à absorber toutes les énergies du sujet dans la tradition de militantisme des mouvements sociaux classiques; le second oriente plutôt chaque femme vers des canaux d'expression multiples, au risque de dissoudre le potentiel de mobilisation du mouvement dans une infinité d'actions éclatées. Le but du féminisme étant «de saper la catégorisation sociale qui lui a donné naissance⁴», lever l'hypothèque de la condition féminine plongerait ainsi le féminisme dans l'alternance «oscillant entre l'unanimité et la paralysie⁵».

Ce paradoxe est inquiétant et le féminisme est effectivement condamné à mourir de son succès si les femmes boudent l'action politique collective, l'outil essentiel du changement social, pour suivre leurs aspirations subjectives dès lors que le sexisme ne leur barre plus la route. Heureusement, cette tendance ne constitue une aporie que si l'on situe l'action politique dans une perspective évolutionniste, le nihilisme relativiste du postféminisme succédant au militantisme du féminisme pur et dur. Le pluralisme actuel du mouvement des femmes témoigne d'une situation plus complexe. Tirailé, fragmenté par des clivages nationaux, ethniques ou raciaux et par des stratégies conflictuelles, le mouvement n'éclate pas pour autant parce que, périodiquement, les groupes les plus divers sont forcés de se coaliser autour d'objectifs aussi actuels que la liberté des femmes d'être maîtres de leur propre corps ou l'accès à l'égalité dans toutes les sphères d'activité sociale.

À mesure que l'oppression recule, cependant, de nouveaux enjeux se dessinent et les regroupements de femmes se diversifient. La mutation est sensible mais elle est loin de nous projeter dans «l'ère du vide» pour reprendre les mots de Lipovetsky. En fait, ce à quoi l'on

³ F. Caccia, «Entrevue avec Françoise Collin», *Vice-Versa*, no 30, septembre-octobre 1990, p. 49-51.

⁴ D. Lamoureux, «Le mouvement des femmes: entre l'intégration et l'autonomie», *Canadian Issues/Thèmes canadiens*, vol. 12, 1990, p. 135.

⁵ D. Lamoureux et M. De Sève, «Faut-il laisser notre sexe au vestiaire?», *Politique*, no 15, hiver 1989, p. 16.

assiste, c'est plutôt à la migration des féministes et de leur mode d'intervention critique dans des secteurs de l'organisation sociale et politique jusque-là fermés à leur action ou délaissés pour des considérations stratégiques. En franchissant l'une après l'autre les barrières qui limitaient précédemment leur champ d'action à celui de «la question des femmes» ou de questions étroitement reliées, dites «d'intérêt féminin», les féministes se retrouvent en terrain neuf, mais non, loin de là, en terrain neutre, y compris quand il s'agit de confronter leurs vues respectives sur l'ensemble des problématiques sociétales de l'heure. Féministes québécoises et féministes canadiennes ont affronté un pareil différend lors de la controverse ayant entouré le défunt accord constitutionnel du lac Meech. Le premier réflexe fut de chercher une position de consensus, mais il fallut se rendre compte qu'une même perspective féministe pouvait aboutir à des conclusions diamétralement opposées dès lors que l'on passait des principes généraux à leur application concrète dans des contextes culturels et politiques distincts⁶. Ce fut un moment charnière, celui de la légitimation de politiques féministes au pluriel, aux antipodes du projet unanimiste d'un front féministe intégré⁷. En tant qu'acteurs sociaux, des groupes de femmes partageant les convictions les plus variées malgré le noyau dur de leur socialisation première entrent dorénavant en rapport pour ré-interpréter selon des perspectives théoriques féministes, et depuis les différentes positions qu'elles occupent, toutes les questions à l'ordre du jour des milieux concrets où se déroule leur action:

The liberatory possibilities present in women's experience must be in a sense read out and developed [...]. A feminist standpoint may be present on the basis of commonalities with women's experience, but it is neither self-evident nor obvious⁸.

À partir de là, tous les enjeux politiques sont susceptibles d'interpeller des femmes aussi bien que des hommes. Et de les opposer, comme c'est présentement le cas, par exemple, de la question nationale au Canada. La différence, c'est que les féministes, sensibles à la dimension des rapports de sexe, interrogeront systématiquement

⁶ Sur ce débat et l'identification des positions des groupes de femmes pour ou contre les dispositions de l'«Entente», voir B. Roberts, «Beau fixe ou nuages à l'horizon? L'Accord du lac Meech jugé par les groupes féministes du Québec et du Canada», *Feminist Perspectives Féministes*, vol. 12b, février 1989, 46 p.

⁷ Sur le concept d'intégration féministe, voir A. Miles, «The Integrative Feminine Principle in North American Feminist Radicalism: Value Basis of a New Feminism», *Women's Studies International Quarterly*, vol. 4, no 4, 1981, p. 481-495.

⁸ N. Hartsock, *Money, Sex and Power: Toward a Feminist Historical Materialism*, New York, Longman, 1983, p. 246.

chaque proposition de programme à la lumière de leur éclairage critique particulier et jaugeront sa portée sur la situation concrète de l'ensemble des femmes, dont elles se veulent solidaires. Se placer dans sa peau de femme, s'appuyer sur sa condition «*to construct and take responsibility for our gendered identity, our politics, and our choices*⁹» est en effet une méthode éprouvée pour subvertir l'hétéronomie de catégories d'analyses bâties sur l'ignorance systématique du bassin d'expériences d'une moitié de l'humanité. Mais cela ne supprime pas pour autant la distance culturelle entre des groupes de femmes que séparent leur histoire, leur langue ou leur expérience politique immédiate, sinon leurs convictions les plus profondes.

C'est ainsi que la diversité des conditions de vie de femmes de milieux, d'âges et de cultures différents bloque la formation d'un mouvement politique unique. Le projet d'une solidarité internationale des femmes, manifeste lors de l'assemblée de clôture de la Décennie de la femme à Nairobi en 1985, s'il gagne de l'ampleur comme mouvement, donnera lieu à un forum bigarré, aux antipodes du rêve d'uniformité des Internationales ouvrières du début du siècle. Indépendamment des différences culturelles ou ethniques qui fondent des stratégies identitaires complexes, la volonté de chaque féministe en particulier de se construire comme sujet suffit à condamner toute velléité de fusion dans le grand tout d'une sororité abstraite. Mais à moins de se vouer à l'impuissance de l'apolitisme ou d'une dispersion excessive, des aspirations communes poussent femmes et groupes à combiner leurs énergies pour atteindre leurs objectifs. Étant donné le mode de stratification socio-sexuel actuel qui régit l'organisation de nos communautés d'appartenance respectives, comment s'étonner que des liens de complicité se forment entre femmes, malgré leurs différences culturelles?

Mais que devient une politique féministe dès lors qu'elle se projette dans l'avenir d'une société non sexiste? Selon Touraine, le féminisme, précisément parce qu'il provoque l'éclatement de toute définition rigide du sujet-femme, reste en deçà de l'historicité, incapable d'aboutir à la formulation d'un projet de société autre. «Un sociologue sait, déclare-t-il, que l'appel à la différence ne peut pas être le fondement d'un mouvement social, car celui-ci met en cause un rapport et un pouvoir, non une distance ou une spécificité¹⁰.» Dans ses échanges avec Antoinette Fouque, porte-parole du Mouvement de libération des femmes de France, il insistait sur ce qui constitue toujours la pierre

⁹ L. Alcoff, «Cultural Feminism versus Post-Structuralism: The Identity Crisis in Feminist Theory», dans M. R. Malson *et al.* (dir.), *Feminist Theory in Practice and Process*, Chicago, Chicago University Press, 1989, p. 322.

¹⁰ A. Touraine, *ouvr. cité*, p. 237.

d'achoppement d'une approche postmoderne du féminisme: sur quelle base pourrait donc s'appuyer un mouvement qui se propose précisément de faire disparaître l'acteur qui le lance? Si le féminisme dénonce la fausse disparité homme-femme comme principe d'organisation des sociétés, sa réussite ne se mesure-t-elle pas précisément à l'effacement de la catégorie femme comme catégorie d'action socialement significative¹¹? Le sujet-femme ne deviendrait visible que le temps de son implosion en une multitude de fragments identitaires. Et le féminisme postmoderne déboucherait sur le néant politique après la brève fulgurance du mouvement culturel des années soixante-dix...

Il est exact que la volonté individuelle d'autonomie des femmes rend caduc le projet d'un mouvement féministe unitaire construit selon le modèle d'une classe révolutionnaire semblable à ce que représentait le projet de dictature du prolétariat au début du siècle. Mais les identités multiples des sujets-femmes ne se construisent pas dans un *vacuum*. La libre exploration du soi, ce leitmotiv du discours postmoderne, ne saurait échapper à l'illusion de l'imaginaire que si elle trouve les moyens de se réaliser, ce qui implique forcément de nouer des liens avec d'autres. Dès lors, l'action politique renaît comme instrument de mise en rapport avec d'autres, ses égaux dans le cas d'un jeu démocratique, semblables ou différents, mais partenaires incontournables dans la définition d'une action menée conjointement en terrain commun. Car les femmes, si diverses que soient leurs aspirations dans une société où la reconnaissance de leur égalité passe par des politiques données, continueront longtemps à fonder leurs interventions sur des situations relativement semblables. Plusieurs s'efforceront certes d'explorer de nouvelles avenues, mais la tendance centrale de leur action politique, ce sera de penser le monde à partir de leurs expériences antérieures. C'est ce bagage culturel commun qui amène les femmes à graviter autour de leurs affinités identitaires.

Pour sortir du paradoxe d'un mouvement miné par son succès même, il importe de rappeler d'abord combien l'action solidifie les liens entre des femmes qui se côtoient régulièrement dans l'arène publique. L'histoire n'est-elle pas l'une des dimensions structurantes de la culture? Comment croire que les réseaux créés par des années de confrontation et d'échanges sur le terrain des revendications d'accès à l'égalité des femmes, par exemple, disparaîtront sans laisser de trace? Au moment de s'organiser pour défendre la qualité de l'environnement ou toute autre cause, qui peut penser que les femmes concernées ne

¹¹ Sur ce point, voir S. Bordo, «Feminism, Postmodernism and Gender-Scepticism», dans L. J. Nicholson (dir.), *Feminism and Postmodernism*, New York, Routledge, 1990, p. 133-156.

chercheront pas à convaincre et à mobiliser avant tout leurs alliées de toujours? L'erreur serait de fonder la solidarité des femmes sur leur seule expérience d'une oppression commune. En échappant à l'ordre de la nature, leur expérience spécifique devient porteuse de culture. Érigée en problématique, elle s'inscrit dans le mouvement de l'histoire au même titre que les «découvertes» des hommes. C'est ainsi que l'imaginaire social est confronté à des interprétations nouvelles formulées à partir d'une identité de position¹² non plus fixe mais balisée par l'histoire et la culture.

Pensées politiquement, les situations que vivent les femmes n'en sont pas moins reconstruites selon des ordres de priorité et des orientations conflictuels. L'unité ne s'impose pas *a priori*, chacune se voulant libre de définir ses priorités selon ses intérêts et ses convictions. Le rejet d'une conception essentialiste de l'identité impose une vision pluraliste de l'organisation sociale, comme l'a abondamment illustré la théorie des nouveaux mouvements sociaux (J. Cohen; Z. Hegedus; A. Melucci; C. Offe). Mais cette tendance centrifuge est contrecarrée par des exigences d'efficacité comme par les conditions mêmes du développement de la pensée politique. Si l'individu tend à se démarquer dans son dialogue avec l'Autre, il ne saurait se définir et agir sans s'inscrire dans un jeu d'alliances et d'oppositions qui restreint ses options. Ce qui fait échec à l'atomisation, c'est précisément la poursuite d'objectifs collectifs sans lesquels la société ne saurait traduire la liberté individuelle en actes.

Contrairement à ce qu'avance une fraction des postmodernes qui soutiennent des positions extrêmes, l'éclatement du sujet n'annonce pas forcément la fin du politique mais un autre mode de structuration de rapports consciemment établis entre des acteurs distincts autour d'un jeu mouvant de désirs et de besoins partagés ou d'obligations mutuelles consenties. Comme l'écrit Castoriadis:

Puisqu'il y a nécessairement *pouvoir* dans la société, ceux qui ne participent pas à ce pouvoir sur un pied d'égalité sont sous la domination de ceux qui y participent et l'exercent, ne sont donc pas libres — même s'ils ont l'illusion *idiote* de l'être parce qu'ils auraient décidé de vivre et de mourir *idiots*, c'est-à-dire comme simples individus privés (*idioteuein*¹³).

Même s'il est vital d'imaginer à quoi ressemblera une société où la non-mixité ne se justifie plus par les exigences de la mobilisation contre l'oppression sexuelle, la recrudescence de la violence faite aux femmes,

¹² Sur ce concept, voir L. Alcoff, art. cité, p. 318 et suiv.

¹³ C. Castoriadis, *Le contenu du socialisme*, Paris, UGE, 1979, p. 19-20.

l'acuité des débats sur leur droit à disposer librement de leur corps et la persistance de la discrimination systémique requièrent notre attention. Entre-temps, les liens se renforcent entre les alliées objectives que sont des femmes rassemblées sur la base de situations partagées, d'habiletés acquises dans le contexte d'expériences répétées, de réseaux devenus familiers avec le passage du temps et de valeurs tissées au fil d'une histoire commune. Le *old boys network* voit ainsi surgir à ses côtés un réseau parallèle celui qui amène de plus en plus de femmes à privilégier leurs propres réseaux de camaraderie pour proposer une stratégie de changement efficace:

Dans cette perspective la notion d'identité semble renvoyer en même temps à un sentiment conscient de spécificité individuelle (à partir et au-delà de la multiplicité des identifications), à un effort inconscient tendant à établir la continuité de l'expérience vécue (au-delà de la diversité des rôles et des discontinuités temporelles) et à la participation de l'individu aux idéaux et aux modèles culturels du groupe, conçus comme positifs¹⁴.

Ce n'est que si le mouvement des femmes trouve le moyen de faire passer ses convictions pluralistes en actes dans l'élaboration de ses politiques que la question délicate de l'ethnicité, par exemple, pourra être résolue autrement que par les accusations de rupture de la sororité féministe, d'un côté, ou les accusations de colonialisme et de racisme, de l'autre. Dans ce sens, les modèles d'organisation plus souples des nouveaux mouvements sociaux offrent des perspectives d'avenir infiniment plus prometteuses que le mythe unanimiste d'un féminisme superbement ignorant des frontières nationales ou culturelles. C'est dans la reconnaissance des différences mutuelles que se forge la tolérance, même si la force d'un mouvement se mesure encore trop souvent à sa capacité de niveler la distance entre ses membres au profit d'une homogénéité de pensée parfois plus apparente que réelle.

Mouvement ouvrier, mouvement de libération des femmes ou guerres de libération nationale, les mouvements sociaux à vocation unitaire tendaient, il y a à peine quelques années, à monopoliser les énergies militantes au service d'une cause jugée prioritaire, sinon la seule juste. Chacun d'eux agissait comme un miroir grossissant pour diriger l'attention vers l'une ou l'autre injustice; l'urgence d'agir et la volonté de puissance imposaient l'uniformité des pratiques et de l'analyse. Chacun de ces mouvements se voulait global et visait soit à absorber, soit à nier des aspirations contradictoires, de peur de distraire de la lutte dite principale la force de mobilisation de ses membres. Vue

¹⁴ C. Camilleri *et al.*, *Stratégies identitaires*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 11.

sous cet angle, la sécularisation des valeurs engendrée par le passage des sociétés de droit divin à une conception humaniste des rapports sociaux aura exercé un effet de dramatisation des enjeux politiques. Ne comptant plus sur la vie éternelle pour réparer les injustices vécues au fil des jours, les diverses communautés humaines se saisissaient dans l'unité de lieu et de temps de l'outil de pouvoir — le Parti, le Mouvement ou l'État-nation — capable d'agrèger leurs forces. L'intensité des conflits découlait de l'urgence de résoudre des questions vitales dans des conditions où l'insuffisance chronique des ressources durcissait automatiquement les affrontements. De telles situations persistent là où la violence des rapports sociaux traduit l'acuité d'enjeux liés au mal-développement ou à l'incompatibilité entre des systèmes de valeurs contradictoires. Cependant, dans le cadre de régimes démocratiques de type social-démocrate où les besoins de base des individus sont minimalement satisfaits et où il existe un consensus sur les règles formelles et les droits à respecter dans la poursuite d'objectifs concurrents, la vie politique suit un cours moins tragique. L'aigreur des affrontements diminue au profit de la diversification de demandes politiques parmi lesquelles certaines relèvent du désir et non plus de la nécessité. Trop d'écrits se sont arrêtés à caractériser les sociétés de consommation où nous vivons pour qu'il soit nécessaire de s'attarder sur cet aspect de la mutation des valeurs dans des sociétés modernes de type postindustriel¹⁵ où il est loisible d'exiger des pouvoirs publics une qualité de vie propre à la réalisation des aspirations individuelles les plus diverses.

C'est Mai 1968 en France qui a cassé le moule des mouvements sociaux traditionnels. Le spontanéisme ne s'enseigne pas. Pour la première fois, chaque acteur individuel devait inventer sa parole dans un mouvement fondé sur l'«interdit d'interdire». Profitant de l'ouverture, des femmes purent exprimer leur pensée sans devoir adapter leur discours à des normes préétablies. Chacun, chacune, pouvait dire son expérience, formuler sa vision sans autocensure, faire fi des légitimations externes et ne plus se soucier que de laisser libre cours à son imaginaire. Ce fut la fête, une brève et lumineuse flambée de créativité sociale et politique! Ce mouvement n'est pas resté sans effet dans le contexte québécois de la fin des années soixante, même si des débats internes sur la question nationale et sur la question sociale dominaient la scène politique. Le virus idéologique de la nouvelle culture politique se répandait sur «le terrain mouvant» des mouvements sociaux¹⁶, en plein milieu d'une époque marquée par l'intégrisme des

¹⁵ Voir, par exemple, la caractérisation de ce type de formation sociale dans A. Touraine, M. Wieviorka et F. Dubet, *Le retour de l'acteur*, Paris, Fayard, 1984.

¹⁶ Selon l'expression de L. Maheu et D. Descent, «Les mouvements sociaux: un terrain mouvant», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 3, no 1, printemps 1990, p. 41-51.

groupuscules marxistes-léninistes et la polarisation des forces sociales. Au Québec comme en France, des femmes élevaient la voix, se découvraient dans l'émerveillement «des luttes et des rires» pour reprendre le titre d'une des premières revues féministes radicales, prenaient goût à la contestation.

Pendant plus de dix ans, partis politiques, centrales syndicales, mouvements populaires ou groupuscules marxistes-léninistes allaient continuer de se disputer l'exclusivité de l'appartenance de militantes ou de militants tenus en permanence sur un pied de guerre; les velléités d'autonomie de pensée des individus allaient continuer de s'effacer devant l'appel de causes toutes nobles, justes et, surtout, exclusives l'une de l'autre. La recherche du pouvoir, de tout le pouvoir, allait occuper longtemps encore le centre de la scène, mais autre chose se profilait en marge: l'élargissement du jeu politique à de nouvelles catégories d'acteurs et d'enjeux. La croissance aidant, des tendances centrifuges se manifestaient, à la mesure du souci de représentation d'intérêts de plus en plus diversifiés. Au-delà des affrontements entre mouvements ou organisations politiques, un déplacement majeur s'opérait: l'oubli de soi dans le militantisme reculait au bénéfice d'une redistribution des énergies en fonction des objectifs multiples d'autant de sujets politiques autonomes¹⁷.

À l'engagement unique au service d'une cause se substituait progressivement la mouvance d'actions ponctuelles et sporadiques, guidées par des stratégies identitaires complexes. Les individus développaient leur analyse politique personnelle, affermissaient leur position, grâce aux acquis de la lutte syndicale et des comités de condition féminine des centrales, par exemple, et, avec le début de sécurité associée à la garantie de leurs droits, prenaient leurs distances par rapport à des exigences de mobilisation jugées soudain envahissantes. À cet égard, le cheminement des féministes québécoises est exemplaire, puisqu'elles ont été confrontées dès le début des années soixante-dix à cette double dynamique de l'identité et du pouvoir. Sensibles à la discrimination systémique et aux inégalités sociales entre les hommes et les femmes, la volonté d'en finir avec le caractère inférieur de la «condition féminine» les a soudées dans un projet défensif commun. Quelle que soit la force de leurs convictions nationalistes, par exemple, les féministes ne purent s'engager sans réserves dans des organisations mixtes. Encore maintenant, ce n'est qu'en faisant bloc pour exercer une pression suffisante sur les

¹⁷ Sur la façon dont s'est opéré ce processus, voir N. Ollivier, «Individualisme et mouvements sociaux», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 3, no 1, printemps 1990, p. 53-60, et J. Y. Thériault, «Mouvements sociaux et nouvelle culture politique», *Politique*, no 12, automne 1987, p. 5-36.

institutions en place qu'elles peuvent espérer ébranler la division socio-sexuelle qui reproduit, génération après génération, leur situation politique de mineures et de parias malgré un poids démographique majoritaire que ne reflète toujours pas leur représentation démocratique parlementaire.

Nombre de femmes refusent néanmoins de s'identifier comme féministes, même quand elles partagent les valeurs du mouvement des femmes, parce qu'elles craignent l'enrégimentation, serait-ce au titre d'un épistémè féministe:

*Any feminist standpoint will necessarily be partial. Thinking about women may illuminate some aspects of a society that have been previously suppressed within the dominant view. But none of us can speak for "woman" because no such person exists except within a specific set of (already gendered) relations to "man" and to many concrete and different women*¹⁸.

Dans la mesure où le féminisme vise à maximiser la volonté d'autonomie et d'expression personnelle de chaque femme comme sujet libre, il est victime de sa propre théorie. La tentation est forte, en effet, de très vite se distancier d'un mouvement dont l'existence même rappelle douloureusement l'oppression que l'on entend laisser derrière soi. Si certaines en particulier échappent à la condition générale qui est faite à leurs semblables, n'est-ce pas précisément parce qu'elles arrivent à se situer autrement que comme femmes sur l'échiquier des professions ou dans le champ des affaires publiques? L'ambivalence de l'auto-définition des femmes est donc omniprésente, y compris à l'intérieur des rangs du féminisme organisé, constamment tiraillé entre les aspirations féministes libertaires et le sexisme qui baigne les institutions politiques et sociales concrètes. L'histoire du mouvement des femmes est faite de la complexité de ce rapport entre des tendances également féministes, traversées par des accents différents selon l'identité nécessairement composite des groupes de femmes en présence. La maturité du féminisme s'exprime dans la capacité de naviguer entre les libertés individuelles et les aspirations collectives de femmes très différentes les unes des autres; elle ne saurait s'accommoder d'une conception centralisatrice d'une politique de consensus.

Au rapport majorité-minorité, il importe de substituer des formes pluralistes de reconnaissance de sujets politiques dont l'égalité garantissait la mobilité puisque chacun pourra réviser ses positions sans

¹⁸ J. Flax, «Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory», dans M. R. Malson *et al.* (dir.), *ouvr. cité*, p. 72.

crainte et formuler son propre discours dans l'espace mouvant de formations sociales démocratiques. La mutation dont témoigne le passage à une identité de sexe axée sur une définition ouverte plutôt que statique de la position des femmes dans des contextes politiques distincts exige donc une restructuration de l'identité politique des hommes comme des femmes autour d'une conception de leurs rapports exempte de volonté de domination ou d'appropriation de l'un par l'autre. Cette nouvelle culture politique, plurielle et ouverte, à laquelle le mouvement des femmes contribue par la souplesse de son organisation, par la diversité culturelle de ses membres et la vitalité de ses débats, n'est encore qu'une promesse fragile. Elle suppose la primauté de la démocratie sur la volonté de puissance, mais ce n'est pas pour autant une pure utopie puisque l'intégrisme sous toutes ses formes séduit de moins en moins des femmes et des hommes avec lesquels nous entrons en rapport jour après jour.

Micheline DE SÈVE,
Département de science politique
Université du Québec à Montréal

Résumé

Centré sur la différence de genre, le mouvement des femmes serait condamné à l'éclatement à mesure que les femmes échappent à leur cantonnement dans l'appartenance à une catégorie sociale opprimée pour gagner l'espace qu'offre une société démocratique égalitaire à l'expression pluraliste des composantes multiples de leur personnalité publique. Une approche phénoménologique, axée sur la valorisation des expériences de vie et de l'histoire partagées de femmes se réclamant d'une culture civique commune, permet à l'auteure d'espérer dégager une stratégie féministe parallèle fondée sur la prise en compte des positions variées de sujets-femmes en situation pour les rallier autour d'actions politiques à mener en commun.

Mots-clés: différence de genre, affirmation identitaire, parenté existentielle, identité collective, souveraineté, pluralisme actuel, complicité, tolérance, sujets politiques.

Summary

Focused on gender difference, the women's movement would be doomed to break up as women escaped their confinement within an oppressed social category and began to enter the space offered by an egalitarian and democratic society for the pluralistic expression of their

multi-faceted public identity. By employing a phenomenological approach, which concentrates on the valorization of life experiences and the shared history of women adhering to a common civic culture, the author advances an alternative feminist strategy incorporating the diverse standpoints of concrete women-subjects with a view to rallying them around jointly articulated political actions.

Key-words: gender difference, identificatory affirmation, existential affinity, collective identity, sovereignty, concrete pluralism, complicity, tolerance, political subjects.

Resumen

Centrado en la diferencia de género, el movimiento de mujeres estaría condenado a la fragmentación en la medida en que las mujeres dejen de estar reducidas a su pura pertenencia a una categoría social oprimida para ganar el espacio que ofrece una sociedad democrática igualitaria que permita la expresión pluralista de los múltiples componentes de su personalidad pública. Una aproximación fenomenológica, centrada en la valorización de las experiencias de vida y de la historia compartida por las mujeres que reivindican una cultura cívica común, permite a la autora la esperanza de desarrollar una estrategia feminista alternativa fundada en la consideración de las variadas posiciones de sujetos-mujeres que permitan ligarlas en torno a acciones políticas colectivas.

Palabras claves: diferencia de género, afirmación identitaria, parentesco existencial, identidad colectiva, complicidad, tolerancia, sujetos políticos.